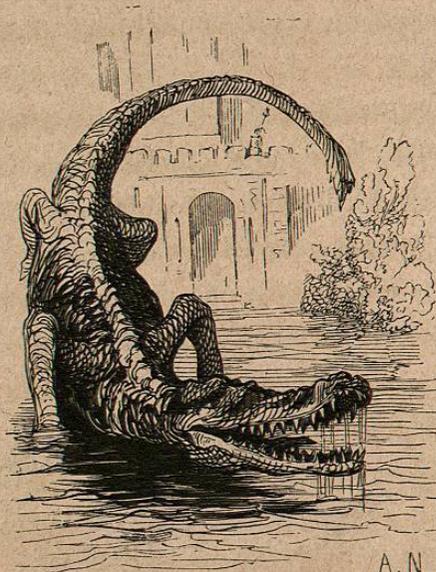


Comme ils ne doutèrent point de sa mort, et qu'ils crurent qu'elle avait été dévorée, il ne fut question entre eux que de persuader au roi qu'elle était morte subitement. A ces funestes nouvelles, il pensa mourir lui-même de douleur.

II



PENDANT le ciel donna à la reine une petite princesse qui fut nommée Mouffette par la bonne Grenouille, sa marraine.

A. N. Cette enfant, merveille de beauté, avait

à peine six mois, lorsque sa mère, en la regardant un jour avec une tendresse mêlée de pitié, s'écria :

— Ah ! si le roi te voyait, ma pauvre petite, qu'il aurait de joie ! que tu lui serais chère ! Mais peut-être, en ce moment même, commence-t-il à m'oublier ; il me croit perdue à jamais.

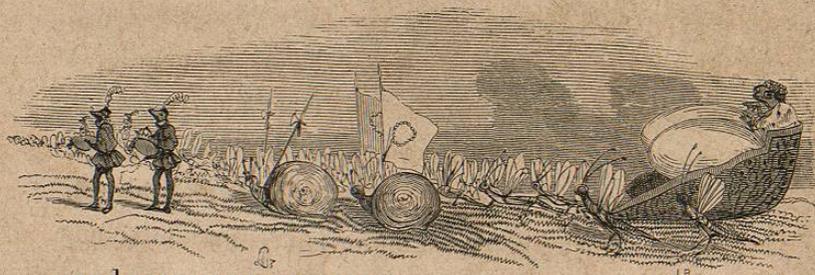
La Grenouille, la voyant pleurer ainsi, lui dit :

— Si vous voulez, madame, j'irai trouver le roi votre époux ; le voyage est long et je chemine lentement ; mais enfin un peu plus tôt ou un peu plus tard, j'espère arriver.

Cette proposition fut agréée avec empressement et avec reconnaissance.

La reine écrivit avec son sang sur un petit morceau de linge, car elle n'avait ni encre, ni papier. Elle pria le roi de croire en toutes choses la bonne Grenouille qui allait l'informer de ses nouvelles.

Elle fut un an et quatre jours à monter les dix mille marches qu'il y avait depuis la plaine noire, où elle laissait la reine, jusqu'au monde, et elle demeura une autre année à faire confectionner son équipage, car elle était trop fière pour vouloir paraître à la cour comme une méchante grenouille de marécages. Elle fit construire une litière assez



grande pour mettre commodément deux œufs ; ce carrosse était couvert d'écaïlle de tortue en dehors et doublé en peau de lézard. Notre voyageuse avait pris pour filles d'honneur cinquante de ces petites grenouilles vertes qui sautillent dans les prés ; chacune était montée sur un escargot ; plu-

sieurs rats d'eau, vêtus en pages, précédaient les limaçons, auxquels elle avait confié la garde de sa personne. Comme elle était un peu coquette de son naturel, elle se crut obligée de mettre du rouge et des mouches ; l'on dit même qu'elle était fardée ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que rien n'était plus joli que son petit chaperon de roses, toujours fraîches et épanouies.

Elle demeura sept ans à faire son voyage ; enfin elle arriva proche de la ville où le roi faisait son séjour. Elle fut bien surprise de ne voir partout que des danses et des festins ; on riait, on chantait ; et plus elle approchait de la capitale, plus elle trouvait de joie et de jubilation. Son équipage singulier surprenait tout le monde : chacun la suivait, et la foule devint si grande lorsqu'elle entra dans la ville, qu'elle eut beaucoup de peine à parvenir jusqu'au palais.

Le roi, veuf depuis neuf ans, s'était enfin laissé fléchir par les prières de ses sujets, et il allait se remarier à une princesse moins belle à la vérité que sa femme, mais qui ne laissait pas d'être fort agréable.

La bonne Grenouille étant descendue de sa litière, entra chez le roi, suivie de tout son cortège. Elle n'eut pas besoin de demander audience : le monarque, sa fiancée et tous les princes avaient trop d'envie de savoir le sujet de sa venue pour ne pas l'accueillir avec empressement.

— Sire, dit-elle, je ne sais si la nouvelle que je vous apporte vous donnera de la joie ou de la peine : je viens vous parler de la reine, que vous semblez avoir oubliée.

— Son souvenir m'est toujours cher, dit le roi en versant quelques larmes qu'il ne put retenir; mais il faut que vous sachiez, gentille Grenouille, que les rois ne font pas toujours ce qu'ils veulent: il y a neuf ans que mes sujets me pressent de me remarier, il a fallu céder à leurs vœux et j'ai jeté les yeux sur cette jeune princesse qui me paraît digne de partager mon trône.

— Mais la reine n'est pas morte, reprit vivement Grenouillette; voici une lettre écrite de son sang, qu'elle m'a chargée de vous remettre, en vous annonçant que vous avez une fille plus belle que le jour.

Le roi prit le billet, le couvrit de baisers et l'arrosa de ses larmes; puis il le fit voir à toute l'assemblée.

La princesse fiancée, et les ambassadeurs chargés de voir célébrer son mariage, faisaient triste contenance.

— Comment, sire, dit un de ceux-ci, pouvez-vous sur les paroles d'une petite crapaudine rompre un hymen si solennel?

— Monsieur l'ambassadeur, répliqua la Grenouille, cessez vos insultes, et puisqu'il faut ici me faire connaître, allons, fées et génies, paraissez.

Toutes les grenouillettes, rats, escargots, lézards, et elle à leur tête, parurent en effet; mais ils n'avaient plus la figure de ces petits vilains animaux: leur taille était haute et majestueuse, leur visage agréable, leurs yeux plus brillants que les étoiles; chacun portait une couronne de pierres sur sa tête, et sur ses épaules un manteau de velours, doublé d'hermine.

— Je vous avoue, madame la Grenouille, dit le roi, que, si je ne croyais pas ma femme morte, il n'y a rien au monde que je ne fisse pour la revoir.

— Eh bien! voici une bague qui vous fournira les moyens de parvenir jusqu'à elle, et de parler à la fée Lionne qui la retient prisonnière.

Le roi partit sans vouloir être accompagné de personne, et fit des présents très considérables à la Grenouille.

— Ne vous découragez point, lui dit celle-ci: vous aurez de terribles difficultés à surmonter; mais j'espère que vous réussirez dans votre entreprise.

Le roi, consolé par ces promesses, ne prit point d'autre guide que sa bague pour aller trouver sa femme.

L'officieuse bague le conduisit dans l'obscur séjour où la reine languissait depuis tant d'années: il ne fut pas médiocrement surpris de descendre jusqu'au centre de la terre; mais tout ce qu'il y vit l'étonna bien



d'avantage. La fée Lionne, qui n'ignorait rien, savait le

jour et l'heure qu'il devait arriver : que n'aurait-elle pas fait pour que le destin, d'intelligence avec elle, en eût ordonné autrement ? Mais elle résolut au moins de combattre son pouvoir à l'aide de la magie.

Elle bâtit au milieu du lac de vif argent un palais de cristal, y renferma la pauvre reine et sa fille; ensuite, elle harangua tous les monstres de cet affreux séjour.

— Vous perdrez cette belle princesse, leur dit-elle, si vous ne vous intéressez avec moi à la défendre contre un chevalier qui vient pour l'enlever.

Les monstres promirent de ne rien négliger de ce qu'ils pouvaient faire : ils entourèrent le palais de cristal; les plus légers se placèrent sur le toit et sur les murs; les autres aux portes, et le reste dans le lac.

Le roi, étant conseillé par sa fidèle bague, alla d'abord à la caverne de la fée; elle l'attendait sous sa figure de lionne. Dès qu'il parut, elle se jeta sur lui; mais il mit l'épée à la main avec une bravoure qu'elle n'avait pas prévue; et, comme elle allongea sa patte pour le terrasser, il la lui coupa d'un seul coup. Elle poussa un grand cri, et tomba; il s'approcha d'elle, lui mit le pied sur la gorge, et lui jura qu'il l'allait tuer.

Malgré son indomptable furie, elle ne laissa pas d'avoir peur.

— Que me veux-tu ? lui dit-elle; que me demandes-tu ?

— Je veux te punir, répliqua-t-il fièrement, d'avoir enlevé ma femme; et je veux t'obliger à me la rendre, ou je t'étranglerai tout à l'heure.

— Jette les yeux sur ce lac, dit-elle, et vois si elle est en mon pouvoir.

Le roi regarda du côté qu'elle lui indiquait, et vit la reine et sa fille dans le château de cristal, qui voguait sans rames et sans gouvernail, comme une galère, sur le vif-argent.

Il pensa mourir de joie à cette vue.

Pendant qu'il cherchait le moyen de les joindre, la fée Lionne disparut.

Sans cesse il courait le long des bords du lac; mais, quand il était d'un côté, le palais transparent s'éloignait avec une vitesse incroyable, et les espérances du pauvre roi étaient toujours ainsi déçues. La reine, qui craignait qu'à la fin il ne se lassât, lui criait de ne point perdre patience; que la fée Lionne voulait le fatiguer; mais qu'un véritable courage ne peut être rebuté par aucunes difficultés.

Là-dessus, elle et Mouffette lui tendaient les mains d'un air suppliant. Le roi se sentait pénétré de compassion; il jurait par le Styx et l'Achéron de passer le reste de sa vie dans ces tristes lieux, plutôt que d'en partir sans elles. Jamais persévérance ne fut mise à une plus cruelle épreuve.

La terre pleine de ronces et couverte d'épines lui servait de lit; il ne mangeait que des fruits sauvages plus amers que le fiel, et il avait chaque jour des combats à soutenir contre les monstres du lac.

Trois années s'écoulèrent ainsi sans que le roi eût lieu

de se promettre aucun avantage. Enfin, un dragon affreux l'appela un jour, et lui dit :

— Si vous voulez me jurer par votre couronne et par votre sceptre, par votre manteau royal, par votre femme et par votre fille, de me donner un certain morceau à manger, dont je suis friand, et que je vous demanderai lorsque j'en aurai envie, je vais vous prendre sur mes ailes, et malgré tous les monstres qui couvrent ce lac et qui gardent ce château de cristal, je vous promets que nous délivrerons la reine et la princesse Mouffette.

— Ah ! cher dragon de mon âme, s'écria le roi, je vous jure, ainsi qu'à toute votre dragonienne espèce, que je vous donnerai à manger tous les morceaux du monde, et que je resterai à jamais votre humble serviteur.

— Ne vous engagez pas, répliqua le dragon, si vous n'avez pas envie de me tenir parole ; car il arriverait des malheurs si grands, que vous vous en souviendriez le reste de votre vie.

Le roi redoubla ses protestations, mourant d'impatience de délivrer sa chère reine.

Il monta donc sur le dos du dragon, comme il aurait monté sur le plus beau cheval du monde. Aussitôt les monstres se précipitent au-devant de lui pour l'arrêter au passage : l'on n'entend

que le sifflement aigu des serpents, le rugissement des



bêtes féroces ; mais leur rage est impuissante, et le roi arrive au château. Là, de nouveaux obstacles se présentent : des chauves-souris, des hiboux, des corbeaux, en défendent l'entrée ; mais le dragon avec ses griffes, ses dents et sa queue, met en pièces les plus hardis. La reine, de son côté, brise les murailles de cristal à coups de pieds, et des morceaux, elle se fait des armes pour aider son cher époux ; ils sont enfin victorieux. Alors l'enchantement cesse à l'instant par un coup de tonnerre qui tombe dans le lac, et qui le met à sec. L'officieux dragon avait disparu comme tous les autres.

Sans que le roi pût deviner par quel moyen il avait été transporté dans sa ville capitale, il s'y trouva avec la reine et Mouffette, assis dans un salon magnifique, vis-à-vis d'une table délicieusement servie. Tous leurs sujets accoururent pour voir leur souveraine et la jeune princesse.

Il est aisé d'imaginer que tous les plaisirs occupèrent cette belle cour : l'on y faisait des mascarades, des courses de bagues, des tournois, qui attiraient les plus grands princes du monde. Entre ceux qui parurent les mieux faits et les plus adroits, le prince Moufy emporta partout l'avantage : il n'y avait d'applaudissements que pour lui ; chacun l'admirait, et la jeune Mouffette ne put s'empêcher de rendre justice au mérite de Moufy.

Le roi dit à ce prince, qui lui demanda la main de sa fille, que Mouffette était maîtresse de se choisir un mari, et qu'il ne la voulait contraindre en rien ; mais qu'il travaillât à lui plaire, que c'était l'unique moyen d'être heureux. Le

prince fut ravi de cette réponse ; il avait connu en plusieurs rencontres qu'il ne lui était pas indifférent, et s'en étant enfin expliqué avec elle, elle lui dit que s'il n'était pas son époux, elle n'en aurait jamais d'autre. Moufy, transporté de joie, se jeta à ses pieds, et la conjura dans les termes les plus tendres de se souvenir de la parole qu'elle lui donnait.

Il courut aussitôt à l'appartement du roi et de la reine, leur rendit compte de cet aveu de Mouffette, et les supplia de ne plus différer son bonheur. Ils y consentirent avec plaisir. Le prince Moufy avait de si grandes qualités, qu'il semblait être seul digne de posséder la merveilleuse Mouffette. Le roi voulut bien les fiancer avant qu'il retournât à Moufy, où il était obligé d'aller donner des ordres pour son mariage ; mais il ne serait plutôt jamais parti, que de s'en aller sans des assurances certaines d'être heureux à son retour. La princesse Mouffette ne put lui dire adieu sans répandre beaucoup de larmes : elle avait je ne sais quels pressentiments qui l'affligeaient. La reine voyant le prince accablé de douleur, lui donna le portrait de sa fille, le priant, pour l'amour d'eux tous, de revenir bientôt. Il lui dit :

— Madame, je n'aurai jamais tant pris de plaisir à vous obéir, que dans cette occasion : mon cœur y est trop intéressé pour que je néglige ce qui peut me rendre heureux.

Il partit en poste ; et la princesse Mouffette, en attendant son retour, s'occupait de la musique et des instru-

ments qu'elle avait appris depuis quelques mois, cherchant ainsi à se distraire de son chagrin.

Un jour qu'elle était dans la chambre de la reine, le roi y entra, le visage tout couvert de larmes, et prenant sa fille entre ses bras :

— O mon enfant ! s'écria-t-il ; ô père infortuné ! ô malheureux roi !

Il n'en put dire davantage ; la reine et la princesse, épouvantées, lui demandèrent ce qu'il avait ; enfin il leur dit qu'il venait d'arriver à la cour un géant, se disant ambassadeur du dragon du lac, lequel, suivant la promesse qu'il avait exigée du roi pour lui aider à combattre et à vaincre les monstres, venait demander la princesse Mouffette, afin de la manger en pâté ; qu'il s'était engagé par des serments épouvantables à lui donner tout ce qu'il voudrait ; et en ce temps-là on ne savait pas manquer à sa parole.

La reine, entendant ces tristes nouvelles, poussa des cris affreux, et serra la princesse entre ses bras.

— L'on m'arracherait plutôt la vie, dit-elle, que de me résoudre à livrer ma fille à ce monstre ; qu'il prenne notre royaume et tout ce que nous possédons. Père dénaturé, pourriez-vous donner les mains à une si grande barbarie ? Ah ! je n'en peux soutenir la pensée : envoyez-moi ce féroce ambassadeur, peut-être que mon affliction le touchera.

Le roi ne répliqua rien : il fut parler au géant et l'amena ensuite à la reine, qui se jeta à ses pieds ainsi que sa fille, le conjurant d'avoir pitié d'elles, et de persuader au dra-